



M. SJÖWALL
P. WAHLÖÖ

L' HOMME
AU BALCON

RIVAGES/NOIR

L'homme au balcon de Maj Sjöwall et Per Wahlöö
Traduit de l'anglais par Michel Deutsch
Editions Rivages

Stockholm, écrasé de chaleur, s'engourdit dans un long été monotone. Un homme d'apparence ordinaire fume, seul, sur son balcon, observant la rue. Sa voisine appelle la police. Mais quel mal y a-t-il à fumer sur son balcon ? Dans une Suède conformiste et prospère qui se regarde volontiers en paradis terrestre, Martin Beck traque un violeur meurtrier de petites filles, alors que son couple commence à se désagréger sous l'effet de la routine, du désabusement et de son hyperactivité au travail. L'enquête, faute d'indices, se révèle très difficile, d'autant que les réactions de la population deviennent vite inquiétantes.

Maj Sjöwall et Per Wahlöö ont écrit, entre 1965 et 1975, une série de dix romans mettant en scène l'inspecteur Martin Beck et son équipe. Cette œuvre, influencée par Ed McBain et qui a marqué la littérature policière occidentale, est republiée dans des traductions entièrement revues à partir de l'original suédois.

« L'une des séries de romans de procédure policière les plus authentiques, les plus captivantes et les plus fondamentales jamais écrites. » (Michael Connelly)

Des mêmes auteurs
chez le même éditeur

Roseanna
L'Homme qui partit en fumée
Le Policier qui rit
La Voiture de pompiers disparue
Meurtre au Savoy

À paraître

L'Abominable Homme de Säffle
La Chambre close
L'Assassin de l'agent de police
Les Terroristes

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

www.payot-rivages.fr

L'édition originale a été publiée
en Suède en 1967 sous le titre :

Mannen på balkongen

par AB.P.A. Norstedt & Söners Forlag, Stockholm

La première édition française de ce livre
a paru en 1970 aux éditions Planète
puis aux éditions 10/18 en 1985
sous le titre *Elles n'iront plus au bois.*

La présente édition a été revue
à partir de l'original suédois

Titre original : *Mannen på balkongen*

- © 1967, Maj Sjöwall – Per Wahlöö
- © 2008, Andrew Taylor, pour sa préface
- © 2009, Jo Nesbø, pour sa préface
- © 2008, Éditions Payot & Rivages, Paris

ISBN : 978-2-7436-3604-3

Maj Sjöwall
Per Wahlöö

L'Homme au balcon

Le roman d'un crime

Traduit de l'anglais par
Michel Deutsch

Préfaces de Jo Nesbø
et d'Andrew Taylor

*Collection dirigée par
François Guérif*

Rivages/noir

Préface de Jo Nesbø

Les artistes se tiennent sur les épaules des artistes qui les ont précédé. C'est ainsi, qu'ils le veuillent ou non, qu'ils le sachent ou non. Qu'il s'agisse d'un danseur, d'un footballeur ou d'un écrivain, il ou elle crée dans le prolongement du travail des autres. Certains ont les épaules plus larges que d'autres, pourtant ceux qui se trouvent sur leurs épaules ne parviennent pas à s'élever davantage.

Sjöwall et Wahlöö, par exemple, ont ouvert la voie à tous les auteurs de policiers actuels ; même à ceux qui ne les ont jamais lus, et qui pour cette raison s'imaginent n'avoir jamais été influencés par eux. Sjöwall et Wahlöö, au même titre que Raymond Chandler, Dashiell Hammett ou Georges Simenon, ont façonné le genre : ils ont défini ce que le lecteur attend d'un policier, et donc quel en est le point de départ, le *ground zero* à partir duquel tout écrivain dont les couvertures promettent du « policier » entre en communication avec le lecteur. À partir de ça, chacun choisit évidemment où il va ; il reste évidemment toujours possible d'innover. Comme l'ont fait, en leur temps, Sjöwall et Wahlöö.

C'est avec *L'Homme au balcon* que le couple d'écrivains suédois a, en 1967, effectué sa grande

percée. Pendant l'été 1963, deux fillettes avaient été abusées sexuellement et assassinées à Stockholm, après que le coupable les eut abordées dans le parc où elles jouaient. Ce fait réel constitua le point de départ du roman.

Et c'est bien la première chose qui frappe dans ce livre : l'histoire est vraie. La scène d'ouverture est un tableau prosaïque qui, en soi, ne recèle aucune atmosphère particulièrement chargée ou dramatique. Elle décrit une ville qui se réveille, les routines d'une société, les individus qui constituent des pions dans le déroulement de ces routines, la mosaïque de petits événements banals que l'on peut observer depuis un balcon dans une ville scandinave sociale-démocrate bien ordonnancée. Alors pourquoi cette première séquence met-elle tellement mal à l'aise ?

J'avancerais deux raisons très simples.

La première, c'est que la couverture annonce un « roman policier », aussi lorsqu'on nous présente dès le début un personnage dont on ne sait absolument rien, toutes nos attentes liées au genre s'éveillent et nous crient – avant même qu'un crime ne soit découvert – qu'il pourrait bien s'agir là de l'antagoniste de l'histoire. La seconde, c'est le titre du livre. Il nous dit que cet endroit précis et ce personnage précis doivent être essentiels. Mais par ailleurs, ce personnage voit également d'autres hommes sur d'autres balcons, de sorte que l'incertitude (et le suspense) viennent aussi de l'angle de vue choisi par les auteurs. Cette combinaison entre la première scène et le titre ne fait pas seulement de *L'Homme au balcon* l'un des meilleurs titres de la littérature policière, elle emballe d'emblée

l'attention du lecteur – une attention qui ne retombera jamais plus ensuite.

De même, lorsqu'on rencontre les différents policiers, on a la nette impression de se trouver dans la réalité. Ce sont des personnes ordinaires, avec des destins ordinaires, des pensées, des problèmes et des peines ordinaires ; il ne s'agit pas de personnages *larger than life*, mais pas de l'inverse non plus. Ils sont tout simplement faits de la même matière que la réalité, soit il y a le héros moyennement héroïque Martin Beck, soit c'est le moyennement insupportable Gunvald Larsson qui, dans ce livre, surgit pour la première fois. Ce réalisme prosaïque, presque austère, est renforcé à la fois par la manière dont l'histoire est racontée et par le déroulement de l'histoire lui-même, rigoureusement chronologique et presque exclusivement centré sur les meurtres. La langue est débarrassée de tout superflu : l'interrogatoire par exemple n'est qu'un dialogue, dont les protagonistes sont réduits à une simple lettre avant les répliques. Les lecteurs sont mis à la place des policiers, ils écoutent leur magnétophone et doivent eux-mêmes interpréter et déceler de ce qui n'est pas dit.

Tout ça ne doit rien au hasard, puisque *L'Homme au balcon* est un roman policier.

Après le bref coup d'œil introductif depuis le balcon, le point de vue alterne entre plusieurs personnages, en demeurant toujours celui de la police. Et la narration est colorée par les détails triviaux mais réalistes du travail de police en Suède dans les années soixante.

Si la bureaucratie policière, ainsi que les périodes d'attente imposées par les investigations techniques, constituent les couleurs sombres de la narration, les jaunes, rouges et verts viennent des maisons, rues et parcs de Stockholm, ainsi que de l'été scandinave.

Peut-on aimer une ville où l'on n'a jamais été ? Bien sûr, c'est à ça que sert la littérature. J'ai grandi dans les années soixante-dix, et comme beaucoup d'autres Scandinaves, j'ai développé un vif et profond sentiment d'amour pour Stockholm à travers le roman de jeunesse d'Ulf Lundell, *Jack*, qui utilise Stockholm pour ce qu'elle vaut. Mais ce fut l'utilisation circonspecte, presque timide, des coulisses de la ville dans *L'Homme au balcon* qui m'en a vraiment fait tomber amoureux. Lorsque je relis le roman, il m'est impossible de mettre le doigt là où Sjöwall et Wahlöö arrivent à faire ça, à donner forme à Stockholm, comment ils créent ce sentiment d'un lieu et d'une époque spécifiques. Quand, par exemple, l'écrivain de science-fiction Ray Bradbury recrée Mars pour son lecteur, il dépeint et décrit avec un pinceau large et sur une grande toile. Sjöwall et Wahlöö obtiennent le même effet avec un nom de rue prononcé sur une radio de la police. Je ne sais pas comment cela est possible ; je sais seulement qu'après avoir lu un roman relativement court comportant peu de description de paysage, mais centré sur un meurtre, une enquête et la vie d'une poignée de policiers, je connaissais Stockholm d'une manière plus réaliste et plus intime que si je m'y étais rendu en voyage. Je le sais car depuis, j'y suis allé. Et en gros, je m'y suis égaré, aux deux sens troublants du terme, et j'ai scruté en vain les façades, aussi bien physiques qu'humaines, sans parvenir à les

percer. Peut-être est-ce la raison pour laquelle il est plus facile de voir lorsqu'on se trouve sur les épaules de quelqu'un de grand.

Pourquoi *L'Homme au balcon* est-il si passionnant ? Je crois que par sa simplicité, le livre est très crédible. On y croit, parce qu'il déploie les deux dimensions, la normalité et l'absurdité, qui existent dans la réalité. La plupart des conteurs d'histoire évitent un tel réalisme car il leur retire un peu de leur pouvoir d'architecte, de maître d'œuvre. *L'Homme au balcon* ne donne pas le sentiment que les choses se produisent sur commande de l'auteur, mais du fait de la réalité. L'action n'est pas déterminée par la force de gravité du récit, la volonté de se gagner les faveurs du public ou les choix moraux d'un personnage, censés raconter une histoire plus grande et plus générale. La rédaction de *L'Homme au balcon* est invisible et le cours des événements, apparemment déterminé par ce qu'une autre voix de cette époque, Bob Dylan, appelait : *a simple twist of fate*¹. Ses portraits à voix basse et ses petites syncopes dramatiques créent une imprévisibilité fascinante, un sentiment d'arbitraire qui nous donne l'impression qu'aucune explication ni résolution plausible du crime n'est finalement garantie. Et donc : on croit. Ce qui n'est pas mal pour un livre qui s'annonce comme un « roman policier ». On pourrait presque croire que c'est de l'art.

1. Un simple coup du sort.

Préface d'Andrew Taylor

Un homme observe, assis sur un balcon. Une femme observe cet homme avec une paire de jumelles et appelle la police.

Voilà comment commence le roman. J'ai lu *L'Homme au balcon* pour la première fois il y a presque quarante ans. J'étais tombé sur les premiers volumes des enquêtes de Martin Beck, de Maj Sjöwall et Per Wahlöö, à la bibliothèque municipale de mon quartier. Cette bibliothèque était située dans un abri Nissen reconverti depuis la guerre, au cœur d'une petite ville grisâtre entourée d'un paysage plat et balayé par les vents, principalement composé de boue noire et de champs de betteraves. À l'intérieur, l'air froid renfermé empestait les imperméables mouillés et le papier en décomposition. Le bibliothécaire était un ours en peluche maussade, perpétuellement habillé de tweed et doté d'une moustache assortie à sa silhouette. Plusieurs femmes grisâtres et grassouillettes, engoncées dans leurs corsets uniformément austères, faisaient office de Gestapo de l'établissement et enquiquinaient leur supérieur tutélaire à peu près autant que ceux qui empruntaient des livres.

Jeune adolescent, je lisais avidement, sans discrimination aucune, souvent attiré par les couvertures jaunes de la collection policière Gollancz. C'est

comme ça que je suis tombé sur Sjöwall et Wahlöö. Leurs noms étrangers étaient imprononçables, mais ma grande sœur m'a assuré que leurs livres étaient bons, et j'ai tenté le coup. Une histoire d'enquête de police reste une histoire d'enquête de police, qu'elle vienne de Suède ou d'ailleurs.

J'ai très vite réalisé l'ampleur de ma méprise. Les romans de Sjöwall et Wahlöö étaient à des années-lumière de la plupart des romans anglais ou américains, qui se déroulaient soit dans les commissariats engourdis de Mayhem Parva, où les taches de sang finissent toujours par disparaître des vieux tapis, soit dans les environs tout aussi douillets d'une grande ville américaine, où la loi et l'ordre sont entre les mains d'un détective privé héroïque doté d'un penchant pour les mots d'esprit et d'une capacité illimitée à absorber du whisky.

Ces livres venus de Suède n'avaient rien d'héroïque. Ils nous faisaient découvrir un endroit étrange et dérangent, où l'on ne pouvait plus prétendre que le crime était un domaine bien commode. Il ne s'agissait pas d'histoires policières classiques, mais de romans sur des crimes, des criminels, des inspecteurs de police et des gens ordinaires. Et ils parlaient de crimes dont je ne suspectais parfois même pas l'existence.

Le gros ours en peluche et les femmes de la Gestapo ne devaient pas être au courant du contenu dangereux de ces livres. Le procès de *Lady Chatterley* ne remontait qu'à quelques années. J'avais déjà réussi à lire suffisamment du livre de D. H. Lawrence pour comprendre que l'univers fictionnel de Sjöwall et Wahlöö était bien plus subversif que le sien.

À un âge où tout peut vous marquer, Sjöwall et

Wahlöö m'ont fait découvrir les pédophiles, les psychopathes, les prostituées, les alcooliques, les drogués, les agresseurs et les cambrioleurs... tous ceux qui composent la triste lie de l'humanité. Ainsi qu'une police faillible, sur les plans humain et professionnel. Les enquêteurs tâtonnent, à la recherche de la vérité, à travers un brouillard d'ignorance ; et, lorsqu'ils touchent enfin au but, c'est davantage le fruit d'un travail acharné et d'une bonne dose de chance que grâce à des exploits de déduction scientifique ou à des actions héroïques. Planait au-dessus de tout ça l'impression que le crime, l'enquête et la sanction étaient fondamentalement, mais d'une manière obscure et incompréhensible, liés à la société qui les engendrait. Comme j'allais le découvrir plus tard, Sjöwall et Wahlöö décrivaient la réalité.

Franchement, ça ne m'a pas plu. C'était bien trop réel à mon goût, ça ressemblait trop à l'abri Nissen, à l'odeur des imperméables mouillés et aux assistantes bibliothécaires zélées. À l'époque, je préférais Mayhem Parva.

**

Mais les temps changèrent, et moi avec eux. Près de vingt ans plus tard, je gagnais ma vie en écrivant mes propres romans policiers, tout en colmatant mes fissures financières grâce à un travail occasionnel en free lance pour mes éditeurs. Je dus notamment conseiller un éditeur de romans noirs qui cherchait à republier certains ouvrages choisis de la collection Gollancz, dont le catalogue s'étalait sur près d'un demi-siècle. J'ai lu (ou relu) ces ouvrages avec un

regard essentiellement professionnel et cynique. Cet exercice intéressant mettait en lumière l'évolution du roman policier au fil des années. Les romans à mystère, jadis matière première du genre, n'avaient pas bien vieilli ; les détectives amateurs, avec leurs caractères fleuris et leurs revenus privés, étaient en voie de disparition. La plupart des livres que je lisais pouvaient être mis de côté la conscience tranquille.

Et puis je suis tombé sur les romans de Sjöwall et Wahlöö. Leur modernité m'a immédiatement marqué, particulièrement leur mélange de pertinence et d'atemporalité commun à tout bon ouvrage de fiction. J'ai tout de suite réalisé qu'ils étaient bien plus que de simples romans policiers : leurs auteurs se servaient consciemment du genre *police procedural* pour décrire et analyser la société moderne ; et leurs conclusions pouvaient aussi s'appliquer à d'autres villes et d'autres époques.

J'ai gardé une copie de mes comptes rendus enthousiastes de leurs livres. Voilà un extrait de mon évaluation de *L'Homme au balcon* : « La profonde laideur de l'ensemble... du travail de police en particulier et de la vie urbaine en général... transparait très clairement. Les thèmes centraux sont évidents, même s'ils ne sont jamais trop appuyés : nous sommes tous responsables des crimes car ils sont engendrés par une société que nous avons créée ; et tous les policiers ont une attitude ambivalente envers la société qu'ils sont censés protéger. »

Plus loin, j'écrivais : « À la surface, le livre décrit une procédure policière minimaliste... mais c'est aussi un excellent roman. Les personnages sont parfaitement crédibles, sur les plans personnel et

professionnel. La sinistre toile de fond qu'offre la Suède est riche et discrète (si ce n'est pas une contradiction en soi). Les auteurs arrivent adroitement à déjouer nos *a priori* sur la police, le crime et les criminels et, par extension, sur la nature même de la société qui les engendre. »

De nos jours, avoir à disposition les traductions en anglais de tant d'excellents auteurs de romans noirs scandinaves (de Henning Mankell à Arnaldur Indridason, en passant par Funnar Staalesen) nous semble normal. Les lecteurs modernes sont devenus très friands des perspectives sociologiques présentées dans ces ouvrages. Mais même le fleuron de cette littérature rend les réussites de Sjöwall et Wahlöö encore plus impressionnantes.

La première fois que j'ai lu *L'Homme au balcon*, je n'imaginai pas que la série avait été conçue comme un tout, et que les auteurs avaient choisi d'utiliser le roman policier parce que cette forme littéraire constituait un mécanisme unique pour explorer la relation entre l'individu et la société. Par définition, le roman policier parle de ceux qui enfreignent la loi. Mais les lois sont le produit de leur contexte politique, économique et culturel, et ceux qui enfreignent les lois, ou qui les font respecter, ne cessent de fouiller leur nature en testant leur légitimité. Sjöwall et Wahlöö rédigeaient ensemble ces ouvrages, en écrivant chacun un chapitre sur deux. Ils étaient communistes et leur critique de la société suédoise a manifestement une perspective marxiste. Heureusement pour nous, c'étaient aussi de talentueux écrivains, dont les romans vont bien au-delà d'une étroite philosophie politique. Dans

son ensemble, la série présente une grande variété de tons, d'intrigues et de motivations, sans oublier des moments surréalistes de comédie.

Pour la chronologie, *L'Homme au balcon* est le troisième volet de la série. Sur le plan du roman policier « procédurier », l'influence du 87^e District d'Ed McBain est indéniable. La narration est presque entièrement filtrée par l'équipe des inspecteurs. Martin Beck, maintenant commissaire, est l'officier responsable de l'affaire. De nombreux personnages sont familiers : l'inspecteur Gunvald Larsson, tellement convaincu de sa propre valeur qu'il irrite ses collègues ; Menander, toujours pipe au bec, doté d'une mémoire photographique et de la fâcheuse habitude de passer beaucoup de temps aux toilettes ; Kollberg, l'ancien parachutiste devenu corpulent qui refuse de porter une arme par dégoût de la violence et qui, dans ce roman, est sur le point de devenir père pour la première fois ; le fragile Einar Rönn, perpétuellement enrhumé ; sans oublier Kristiansson et Kvant, les deux patrouilleurs crétins qui resurgissent régulièrement avec l'inéluçabilité sinistre d'un duo de fossoyeurs shakespeariens. Ce sont tous des êtres humains, inconstants et pleins de défauts. L'un des points forts du livre, comme de la série entière, vient de cette formidable crédibilité des personnages récurrents.

Nous sommes en juin 1967. Fidèles à leur formation journalistique, ainsi qu'à la procédure policière, Sjöwall et Wahlöö accordent toujours beaucoup d'importance au temps et au lieu. Mis à part ce rôdeur qui vole des citoyens sans défense dans les parcs de la ville et déjoue les tentatives d'interpellation de la police avec une efficacité insolente, l'été s'annonce

plutôt tranquille à Stockholm. Mais la quiétude de Martin Beck est troublée lorsque deux ivrognes tombent sur le corps d'une fillette de neuf ans, violée et étranglée dans un parc municipal. Deux jours plus tard, le tueur frappe une nouvelle fois, avec une « assurance digne d'un somnambule ». Les seuls témoins potentiels sont le rôdeur, que personne n'arrive à coincer, et un petit garçon de trois ans que personne n'arrive à comprendre. L'anonymat qui règne dans la ville ne cesse de mettre des bâtons dans les roues des enquêteurs. Ces derniers s'aventurent dans des bas-fonds lugubres et dépravés, peuplés de criminels et de losers, un endroit où tout le monde est une victime.

La police nourrit des sentiments ambivalents à l'égard des citoyens qu'elle est payée pour protéger. Il semble parfois qu'elle préfère les criminels sans fioritures aux « pères de famille » respectables et soi-disant respectueux des lois, qui forment un groupe de justiciers pour traquer le tueur. Deux d'entre eux agressent Kollberg dans le parc et s'indignent lorsque ce dernier les arrête.

Martin Beck surprend le discours d'un homme qui parle à son marchand de tabac : « ... et vous savez ce qu'ils devraient faire quand ils l'auront attrapé, ce salopard ? L'exécuter en public et le montrer à la télé. Et pas d'un seul coup ! Non... progressivement pour que ça dure plusieurs jours. » Lorsque l'homme s'en va, Beck demande au marchand de tabac qui c'était. « C'est M. Skog, il tient la boutique d'appareils de radio à côté. C'est un bon garçon. »

Les types bien et les pères de famille sont maintenant informés par les médias, qui fournissent à leurs

auditoires des « descriptions bien juteuses » des meurtres, dans une pornographie de violence socialement sanctionnée. La brutalité est à la fois omniprésente et ordinaire. On n'y prête presque pas attention lorsque au cours d'un raid de police, « on trouva une écolière de quatorze ans nue dans un grenier ; elle avait absorbé cinquante pilules de préلودine et avait été violée une bonne vingtaine de fois ».

Le meurtrier se fait finalement pincer après une série d'évènements triviaux. Un officier de police se souvient d'un gribouillage sur la page d'un annuaire. Un autre veut acheter des gâteaux avant de boire son café. Un troisième a une pressante envie d'uriner avant d'aller travailler.

La série a très curieusement peu vieilli. *L'Homme au balcon* aurait presque pu avoir été écrit hier. Le lecteur remarque à peine que les ordinateurs en sont à leurs grands débuts, qu'il n'y a pas de téléphones portables et que les empreintes génétiques n'ont pas encore été inventées. Bizarrement, c'est la cigarette qui ressort le plus. On dirait que tout le monde passe son temps à fumer, surtout Beck, dont la femme juge la consommation excessive autant par son coût que pour ses effets sur la santé.

Cette étrange modernité s'explique par deux choses. Premièrement, le décor est immédiatement familier : si les villes occidentales et les crimes qu'elles engendrent ont changés depuis quarante ans, c'est uniquement sur le plan quantitatif, car leur nature est restée identique.

La seconde raison est que les personnages pensent, parlent et agissent de façon immédiatement et parfois même douloureusement reconnaissable. Kollberg

adore sa femme enceinte jusqu'au cou mais se sent attiré par une étudiante aux mœurs dissolues... jusqu'à ce qu'il se rende compte qu'elle lui rappelle un cadavre qui l'a jadis fasciné. Rönn, pas le plus brillant des flics, oublie tout simplement de mentionner un alibi vital pour un suspect. Larsson, dans l'un des nombreux et surprenants moments de comédie, interroge une adolescente à propos de ses sous-vêtements, en présence de son père. Une femme observe un homme sur son balcon parce qu'elle souffre et qu'elle n'a rien de mieux à faire.

Et l'homme sur son balcon observe une fillette de neuf ans habillée d'une courte robe bleue.

